

Les fondements de la terre sont ébranlés... Es 24

Quand les montagnes chancelleraient... Es 54 églisE

Si vous ne faites pas confiance... Es 7,9

Ces paroles furent écrites il y a fort longtemps, dans le contexte tumultueux du huitième siècle avant notre ère, quand les rois d'Israël étaient pris en tenaille entre l'Égypte et l'Assyrie. Esaïe fut l'une des figures politiques marquantes de cette époque.

Ambassadeur, il n'a cessé de prendre position sur les questions cruciales de son temps, notamment lorsque des décisions vitales devaient être prises en matière de politique internationale. Il n'a pas toujours été écouté.

Esaïe s'exprime à partir de sa foi, de son inspiration, même en des domaines qui peuvent paraître profanes et extérieurs à toute préoccupation religieuse. C'est sa foi qui lui fournit la grille de lecture des événements. Le prophète promène son regard sur le monde qui l'entoure sans oublier jamais la toile de fond de la transcendance divine.

A notre tour, essayons de porter un regard sur la tourmente économique qui fait rage aujourd'hui. Lecteurs attentifs des saintes Écritures, qu'avons-nous à dire de cette crise financière qui n'en finit pas, qui s'approfondit d'heure en heure et qui pourrait bien demain atteindre notre réalité la plus quotidienne ? Nous voici contraints de réfléchir aux fondements sur lesquels nous construisons. « Les fondements de la terre sont ébranlés »...

Au niveau du constat, je dirai que nous nous trouvons en face d'une triple démesure : démesure de l'avidité, démesure de la complexité, démesure de la peur.

Commençons par la démesure de l'avidité. Il ne fait aucun doute qu'à l'origine de la crise actuelle se trouve le fait qu'on a prêté massivement de l'argent à des conditions invraisemblables. L'avidité et la cupidité de départ sont avérées. Du coup l'autre jour, une mienne connaissance m'a lancé : Ah, voilà ou finalement même ce capitalisme financier que votre Calvin a autorisé !

La faute à Calvin, vraiment ? Il est vrai que Calvin a déclaré légitime le prêt à intérêt, en écho à une question débattue dans la Bible. Mais il l'a fait avec une prudence qui vaut la peine d'être rappelée. Dans le petit *Traité de l'usure*, le réformateur commence par se demander s'il n'y a pas de contradiction entre le prêt à intérêt et le huitième commandement, « tu ne déroberas pas ». Il conclut que non, il n'y a pas de contradiction formelle : « Dieu n'a pas défendu tout gain qu'un homme ne puisse faire son profit ». Mais aussitôt il ajoute une condition : ce profit ne doit jamais perdre de vue le souci du prochain. La limite de mon bénéfice légitime, c'est invariablement le bien-être du prochain.

Le mot hébreu qui se traduit par profit ou usure peut aussi signifier morsure. S'il nous est permis de profiter, il ne nous est pas permis de mordre. Ce qui est défendu, c'est l'intérêt qui ronge la substance d'autrui. Il ne nous est pas permis de mordre les autres créatures vivantes pour notre bénéfice, c'est à dire de menacer leur existence par le surendettement. Si donc l'intérêt financier n'est pas un vol au départ, il le devient dès

qu'il se fait au détriment du prochain. Et Calvin établit une longue liste de cas dans lesquels à ses yeux le prêt à intérêt n'est pas légitime.

Pour lui le plus important, c'est toujours le juste prix. Le juste prix ne peut pas ignorer le bien être de celui qui emprunte. Laisser s'endetter des gens insolvable, c'est tout simplement une faute morale gravissime. C'est détruire consciemment les autres par pure avidité. Nous en payons aujourd'hui les conséquences.

Deuxième démesure, la complexité. Sur beaucoup de plans, nos sociétés sont devenues de plus en plus imbriquées et complexes. Tellement complexes que personne ne comprend exactement comment fonctionne le système financier mondialisé. Chacun y va de son explication et de son pronostic, mais en fait chacun est dépassé. En vérité, nous avons affaire à un système devenu opaque, animé de son mouvement propre, qui fait un peu penser au Golem. Dans le folklore d'Europe centrale, la légende du Golem raconte l'histoire d'un être artificiel créée par un acte de magie, doué de vie propre et qui finit par échapper à son créateur, dévastant tout sur son passage.

Comment arrêter le monstre ? C'est exactement la question que se posent depuis quelques semaines les plus hautes instances politiques et économiques de la planète. Sans trouver de réponse efficace pour l'heure. Et comme nous n'y comprenons rien ou si peu, cela peut donner lieu à toutes les manipulations.

Enfin, troisième démesure, la peur. Evidemment, nous avons peur. Parce que nous nous rendons bien compte que la catastrophe abstraite qui est en train de se produire- quoi de plus abstrait qu'une courbe sur un écran d'ordinateur ?- pourrait bien se transformer sous peu en catastrophe concrète. Que vont devenir nos économies, nos emplois, nos retraites ? Que vont devenir nos enfants ? Que vais-je devenir moi-même ? Dans quelle mesure la vie de nos paroisses sera-t-elle affectée ? Etc...

Et voilà que la peur est démultipliée par les effets médiatiques. Ce n'est pas la première fois que se produit ce phénomène d'émotion mondialisée, il semble que désormais nous devons vivre avec. Cependant il peut constituer un piège redoutable. La panique mondialisée alimente la spirale descendante, avec un effet de plus en plus négatif, puisque la valeur de l'argent ne repose que sur la confiance.

Alors oui, il n'est pas exagéré de conclure avec le prophète que les fondements de la terre sont aujourd'hui ébranlés. Les fondements sur lesquels nous avons construit notre société contemporaine sont ébranlés.

Maintenant, quelle est la signification spirituelle de la crise qui nous frappe ?

Le prophète Esaïe, en une image saisissante, décrit la fin d'un monde : la terre chancelle comme un homme ivre, elle s'effondre comme une ruine... Or, prenons-y bien garde, la fin de ce monde, il ne l'attribue pas à Dieu mais à la terre elle-même: son péché pèse sur elle et elle tombe.

Comment comprendre cette curieuse expression de « péché de la terre » ? Dans le langage du prophète, elle désigne le fait que c'est l'humanité qui est responsable de son destin. Esaïe veut dire que l'homme lui-même a la pouvoir d'appeler sur lui sa propre fin.

Il est écrit au livre de la Genèse qu'au septième jour de la création, Dieu se reposa de son œuvre. Comprenons qu'à partir de ce moment, Dieu s'efface et confie à l'homme la suite des opérations. Il lui remet les clefs du monde. Ces clefs du monde, quel usage l'homme en fera-t-il ? Il peut s'en servir pour créer ou pour détruire. Il peut aller jusqu'à ébranler les fondements de la terre. Nous le savions déjà à propos des sciences et des techniques ; nous l'expérimentons aujourd'hui avec l'économie et l'argent. Le risque principal est ce que j'ai appelé la démesure. Esaïe a parfaitement saisi que la principale menace contre l'homme est la menace que l'homme porte en lui-même, sa propre tendance à la démesure.

Je sais bien que la prédication chrétienne a usé et abusé du mot péché. Ce mot a servi et sert encore à toutes sortes de culpabilisation et d'intimidation. Au point qu'on évite de l'utiliser, de crainte de n'être pas compris. Il est pourtant bien à sa place maintenant. Nous en voyons l'incarnation précise. Le péché, c'est la menace que l'homme porte en lui, c'est à dire sa démesure, le fait de se prendre pour Dieu, le fait d'employer les clefs du monde à tort et à travers.

En sens inverse, la foi est mesure. Elle place toute entreprise humaine sous le regard de Dieu, et fait ressortir l'évidence de la démesure humaine. C'est pourquoi la foi nous appelle à la prudence – j'allais presque dire au principe de précaution... Commençons par reconnaître notre part d'ignorance devant la complexité de ce qui est. Admettons la limitation de notre savoir, même pour les plus savants d'entre nous. Il est impossible de tout connaître, de tout prévoir. Croire, c'est être réaliste: l'illusion, le virtuel ne sont pas du côté que l'on pense.

Et la foi c'est aussi l'éthique, le souci du prochain. On en revient toujours là.

Est-ce tout ? Non. Esaïe affirme qu'un autre fondement demeure, quoiqu'il arrive. « Mon amour pour toi ne s'éloignera pas, mon alliance de paix ne s'effratera pas ». Telle est la parole de Dieu qui doit résonner dans nos cœurs et nos esprits en ce jour. Ton véritable fondement, c'est Dieu lui-même, et c'est là dessus que tu dois construire. Tu n'appartiens pas seulement à ce monde, qui vacille et qui porte en lui sa propre fin. Tu appartiens aussi à Dieu et à son amour éternel.

Oh bien sûr, cela ne résoud pas la crise ! Cela ne consitue en rien une solution! Mais cela donne la manière de l'affronter, de la traverser et de la résoudre – car même les pires choses portent en elles leur propre fin.

Cette crise, je la vois comme un ange solennel de Dieu (un ange dans la Bible peut être un événement). Un ange qui dit: quel est votre véritable centre, quelle est votre véritable hiérarchie de valeurs ?

Écoutons Esaïe encore: « Si vous ne faites pas confiance, vous ne vous maintiendrez pas ». Je mets la maxime en positif : Si vous placez en Dieu votre confiance, vous vous maintiendrez. Se dévoile alors le mystère paradoxal de la foi : il faut être porté pour pouvoir porter à son tour.

Remettons-nous à Dieu, notre véritable fondement, et nous porterons à coup sûr ce que les temps qui viennent nous demanderont de porter !

Amen